

Exil, mémoire et écriture *Fragments d'un témoignage*

Abderrahmane N'GAIDE

Maître-Assistant

Université Cheikh Anta Diop de Dakar

« Je suis un bougre qui ne tolère pas les autres. Né dans une histoire de fantoches et de généraux serviles, de savates pourries et de guêtres brûlantes, de femmes données toutes fraîches par un caricaturiste exemplaire (leur tête est comme une couille sèche ou une figue de barbarie dévorée par les merles), je n'ai pas encore assez de poids pour qualifier ce que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam mais je me décrirai et je te fausserai compagnie quand il sera question de toi, de tes frères, de tes ersatz et des maquereaux habiles que tu paies pour faire d'un artiste un bouffon et d'un écrivain une loque géante », Mohammed Khaïr-Eddine, *Le déterreur*, Rabat, Tarik éditions, 2011, p 4.

S'introduire par infiltration !

On s'y enfonce comme dans un sable mouvant.

*C'est un précipice profond et notre écho nous rejoint ;
comme une voix profonde.*

*On s'y engouffre à l'image d'une pierre tombant dans le vide ;
comme une météore s'effondrant dans l'espace intersidéral.*

C'est un lieu démesuré, vide, un trou noir.

*On s'y perd de partout : dans la chute et le frottement ;
dans un incessant balancement.*

Le déséquilibre est un enivrement, une errance insaisissable.

*Lourd est le sentiment qui me traverse ;
celui-là même qui me transperce.*

Je vois sa/la lame me fendre en deux.

Elle est acérée au point que son scintillement fait couler mes larmes.

Elles coulent comme le sang qui irrigue mon corps.

Je suis une fente saignante.

*Je suis ce monde déchiré ;
déchiqueté et qui s'infiltre ;*

*absorbé que je suis par le temps de l'amertume et de l'errance.
Je suis un liquide qui coule dans son lit, entre pierres et corail.
Je me faufile et j'épouse la forme tortueuse de mon chemin d'infiltration.*

1. L'épreuve comme source et ressource

Le poème qui sert ici d'entrée au texte figure quelques images de « mon exil » ou tout simplement de l'exil. Elles font peur, mais c'est pourtant elles qui justifient l'omniprésence de cette périphrase : « partir en exil ». C'est avec elles que se conjugue ce besoin d'advenir : s'infiltrer. L'écoulement « entre pierres et corail » et « l'infiltration » traduisent le dilemme identitaire et ce besoin d'adaptation dans le monde de l'exil qui se décline comme un dilatement. C'est cette violence des vers qui détermine la voracité de ce volcan intérieur dont l'ardeur ne peut être maîtrisée que dans cette extériorisation que symbolise l'écriture.

Donc qu'il soit forcé ou volontaire, l'exil est une épreuve. Il se réalise dans l'errance. Il associe temps et espace. Dès lors se pose une question de « l'être dans le monde » en tant que *sujet* et *acteur* d'un destin. Cette question est éminemment phénoménologique car elle interroge plusieurs mémoires empilées. De ce fait, il faut recourir à une forme subtile d'archéologie pour en saisir ce qu'on appellera ici « le principe ultime d'une réalité » toujours fuyante. C'est cette réalité toujours fuyante qui impose à l'exilé une posture de quête du sens de la vie. Cette posture de quête de sens interroge le *temps* qu'on vit et l'*espace* qu'on découvre (*l'ailleurs*). On est en face d'une question énigmatique qui ne trouve sa validité que dans la permanence de la question de l'être dans le sens ontologique du terme.

Pour répondre à cette permanence du questionnement le *sujet-acteur* fait recours à une forme de réminiscence qui lui permet d'écrire (décrire !) ses propres récits pour sortir de cette solitude et « crier » son existence. Ce cri profond ne détermine aucunement une volonté égocentrique ou une peur de perdre sa personnalité, ou pire, un processus inéluctable vers le monde de la folie. Il n'est pas question ici de crier sa « volonté de puissance », mais plutôt cette idée de mesurer par ma « propre expérience » la découverte de l'ailleurs sous l'injonction d'une histoire dont je ne maîtrise ni la trajectoire ni les subtilités. Il me fallait emprunter le chemin de la *délivrance*. Je veux dire me délivrer de l'ivresse dans laquelle pouvait m'installer l'errance et les « configurations du temps » que je vivais. Il fallait sortir de cette « mauvaise mémoire » cette « mémoire en trompe l'oeil, qui nous colle au présent et éloigne le trop proche pour nous donner l'illusion de la perspective » (Augé 2001 : 28). Donc dans l'exil la mémoire sert de gardienne et l'écriture est le

processus indispensable qui nous conduit sur le chemin de la véritable délivrance. Soulagements !

L'écriture se substitue au temps et la feuille blanche au territoire absent qu'on doit arpenter. Les lignes écrites épousent les formes de sentiers qui ne mènent nulle part (?). Elles forment ce chemin que nous cherchons. Il faut se rapprocher davantage de ce récit « oublié » au moment du départ. Il faut mettre en récit cette réalité fuyante, cette tourmente permanente pour ne pas s'éloigner de cette mémoire. L'exilé range, remet en ordre la dispersion, tente de rendre compte de ce désordre devenu un état. Il faut donc être en état de conscience pour réussir à ordonner ce « micro-monde ». En effet, comme l'écrit Edward E. Saïd : « ... l'exil est, de fait, une solitude ressentie en dehors du groupe : c'est la souffrance qu'on éprouve à ne pas être avec les autres, au sein de la communauté » (2008 : 245). Pour rendre caduque cette souffrance, l'exilé *re-crée* ce lien avec la communauté absente par l'écriture-témoignage ou l'écriture-partage. Ce qui peut paraître *dramatique* dans le cheminement de l'exilé ce sont justement ces appartenances multiples devenues comme problématiques. Alors que ce sont bien elles qui le sauvent et qui le tiennent en relation.

Dès lors est-il possible de le soupçonner d'une puérile volonté de « puissance », de victoire sur lui-même ou le considérer comme la butté-témoin d'un désordre antérieur ? Il ne peut en rendre compte sous la forme d'un simple conte ombilical, mais bien en lui redonnant son identité propre, c'est-à-dire le nommer comme le « produit de contingences historiques » vécues non seulement dans son territoire d'origine, mais dans cet ailleurs dans lequel il est obligé de vivre. C'est donc la *rencontre* de ces deux mondes qui produit son récit. C'est un récit. Il témoigne d'une errance, d'un vagabondage mais aussi et toujours de cette rencontre fortuite mais féconde.

Edward E. Saïd ajoute que : « L'exil (...) est terrible à vivre. C'est la fissure à jamais creusée entre l'être humain et sa terre natale, entre l'individu et son vrai foyer, et la tristesse qu'il implique n'est pas surmontable » (2008 : 241). Cette sentence est lourde. Mais c'est certainement dans cette « fissure à jamais creusée », cette fenêtre, dirais-je, que l'exilé prend conscience qu'il est sur un chemin sans fin. C'est à partir de cette cicatrice originelle (coupure du cordon ombilical ?) qu'il s'inspire pour rendre compte du récit enfoui en lui. C'est dans cette réalité devenue dichotomique (être humain vs terre natale) que l'exilé trouve les ressorts nécessaires pour rendre surmontable cette tristesse qui l'habite et le violente.

Cette lutte permanente contre la tristesse (la disparition du « vrai foyer ») peut ressembler à une schizophrénie ou faire penser au chemin qui mène à la folie. Exil et folie semblent être les côtés d'une même médaille !

Tout simplement parce que, comme l'écrit encore une fois Edward E. Saïd, « ce qui est accompli en exil est sans cesse amoindri par le sentiment d'avoir perdu quelque chose, laissé derrière pour toujours » (2008 : 241). Mythe de l'éternel recommencement ? Mais pour résister, il est indispensable de se souvenir de sa pleine humanité et de cette capacité de défier l'adversité par la réflexion et la méditation sur le sens de la vie. C'est pourquoi l'écriture arrive comme un air frais par cette porte inattendue. En effet, à mon sens, l'exil ne signifie pas « une perte irréversible » de cette *chose* inexplicable qui nous manque : ce *chronotope* qui nous colle à la peau. Il est là, omniprésent. Il s'inscrit dans la subjectivité de l'imaginaire et couvre de son voile ce *moi* qui refuse le procès de sa perte et de sa désintégration. C'est en quelque sorte l'équilibre invisible, cette *doublure* salvatrice qui réapparaît. C'est une souvenance. Œil immense qui veille sur notre conscience ?

L'écriture procède donc par un refus. C'est une cicatrice profonde. C'est la trace laissée. C'est la marque indélébile de cette appartenance au « vrai foyer ». Elle raconte ce départ et cette odyssée. Elle raconte, avec anticipation, ce retour vers le pays natal. En écrivant, l'exilé se réapproprie son identité contestée. Il la reformule et lui donne un nouveau sens. Une nouvelle naissance ? Ou, plus que cela, le refus catégorique de renaître sous une autre identité ? L'écriture de l'exilé signifie tout simplement : « Je suis là. Je n'ai jamais été que là ». C'est une présence têtue et entêtée. Elle déifie donc l'angoisse de vivre dans « le territoire dangereux de la non-appartenance ».

Poursuivons avec les idées de ce grand « exilé » qu'est Edward E. Saïd pour mieux comprendre ma posture. Il écrit, dans le passage ci-dessus, ce que je considère comme une véritable sentence qui rend compte de cette réalité que beaucoup d'exilés n'ont pas la chance de discerner s'ils restent prisonniers de l'angoisse pesante du temps presque infini de l'exil. Car le temps de l'exil se consume. Il faut donc compenser ce temps qui se perd.

« L'exilé consacre la majeure partie de sa vie à compenser une perte qui l'a désorienté en se créant un nouvel univers à maîtriser. Il n'est guère étonnant, nous dit-il, que l'on compte, parmi les exilés, de si nombreux romanciers, joueurs d'échecs, militants politiques et intellectuels. Chacune de ces activités requiert un investissement minimal dans les objets, et accorde une grande importance à la mobilité, et au talent. Le nouvel univers de l'exilé est, et c'est assez logique, artificiel, et son irréalité rappelle la fiction » (Edward W. Saïd 2008 : 250-251)

C'est pour fuir cette « fiction » qu'il se met à inventer à partir des mots le fil conducteur du récit de ses propres « maux ». Pour arriver au bout de ses propres forces, il doit écrire en marchant. Seul cet état de conscience peut lui permettre de déambuler entre les méandres de ce monde. C'est donc « aux pieds » de cette épreuve que je me suis mis à écrire en sollicitant ma mémoire et en profitant de la *tranquillité troublante* du long chemin de l'exil.

2. Ecrire en marchant: *itinerrance*

J'ai toujours écrit en marchant. Mon écriture naît du/dans le mouvement. Chaque lettre inscrite par mon crayon sur la feuille blanche décrit le mouvement incessant de la mémoire, cette voix intérieure qui me parle alors que je pense toujours être seul. L'écriture de l'exil crée le dédoublement ainsi que ce don d'ubiquité et d'appartenance multiple. Finalement, cette vie risque de déstabiliser. Car, comme l'enseigne encore une fois Edward E. Saïd, « l'exil c'est lorsque la vie perd ses repères. L'exil est nomade, décentré, contrapuntique et, dès que l'on s'y habitue, sa force déstabilisante surgit de nouveau » (2008 : 257). C'est ce surgissement de nulle part qu'il faut essayer de toujours maîtriser par cette conscience restante qui gère l'existence. Pour moi, l'exilé vit dans ce monde, ce « tout monde », pour reprendre la formule d'Édouard Glissant, qui lui permet d'appréhender ce qui l'entoure afin de « passer du sensible à l'intelligible ». Puisque tout simplement la mémoire lie le temps à ce double espace qu'on tente d'intérioriser : l'*ici* et l'*ailleurs*.

L'espace natal devient subitement un ailleurs que le *vrai ailleurs* (?) où l'exilé vit permet de mieux comprendre. Dilemme d'une double existence que seule l'écriture m'a révélée. Cette posture sauve (?) du chemin qui mène vers le thérapeute. C'est pour échapper à ce thérapeute que je me suis mis à « lire dans les ténèbres » que cherchait à m'imposer mon errance dans le monde. J'ai tenté de récréer ce territoire absent en violant et violentant la page vierge. Il fallait mettre fin à la virginité de la page blanche. Il fallait la « souiller » avec une écriture salvatrice, parcourir le parchemin et apposer sur chacune de ses pages une signature. De l'essai politique à la prose en passant par la poésie, je cherchais une voie pour que ma voix soit audible au-delà des frontières du monde de l'exil. Il s'agit donc d'une Existence dans le plein sens du terme.

Pour suivre Edouard Glissant dans ce qu'il appelle « poésie en étendue » psalmodions avec lui ceci

« *La pensée de l'errance* n'est pas l'éperdue pensée de la dispersion mais celle de nos ralliements non prétendus d'avance, par quoi nous migrons des absous de l'Être aux variations de la Relation, où se révèle l'*être-comme-étant*, l'indistinction de l'essence de la substance, de la demeure et du mouvement. L'errance n'est pas exploration, coloniale ou non, ni l'abandon à des errements. Elle sait être immobile, et emporter». (2008 : 61)

Ralliements non prétendus à l'humaine existence ! L'immobilité et le mouvement pris ensemble constituent les pièces maîtresses de la preuve de notre existence. L'écriture symbolise ce double état qui semble, à première vue, contradictoire.

Mes quelques écrits peuvent être rangés dans cette armoire de la diversité des genres sans aucune prétention sauf celle de témoigner de mon errance devenue comme un rituel. Ils reflètent cette volonté de partager l'angoisse qui m'a habitée au moment du départ et la lumière douce qui m'accompagnait sur le chemin qui devait me mener vers la sortie de ce couloir noir. C'est donc par obligation de témoignage que je me suis mis à écrire. Je n'ai jamais pensé au genre littéraire et n'avais pas la possibilité d'imaginer un seul jour être obligé d'écrire ce que vous êtes en train de lire : cette presque délivrance. Oui je considère que je délivre un message puisé du fond de cette fêlure.

Je ne savais pas que j'arpentais sans le vouloir le couloir de la littérature du départ et de l'errance. Mais ce couloir n'est peut être aussi qu'un prétexte enivrant pour procéder à ma psychanalyse. Je pense que ma trajectoire épouse la forme d'une « auto-analyse », dans le sens Bourdieusien du terme. Je m'inscris volontiers dans le sillage de cette littérature dite de l'errance. Nombreux sont ceux qui pensent, comme l'écrivain turc Nedim Gürsel, que « la littérature du XX^e siècle est en grande partie une littérature d'exil, où diverses sensibilités s'expriment à travers une destinée commune : le départ et l'errance » (2002). C'est donc dans l'antre de ce départ que naît le désir (la nécessité ?) d'écrire et elle n'éclot que dans le « creux de l'errance ». L'écriture en exil épouse les formes sinuées du chemin qu'on ne cesse d'arpenter. C'est une écriture qui décrit un mouvement permanent, un va-et-vient et cette boucle infinie. Finalement, elle ressemble à une vraie rature.

3. Ouverture vers le... en acceptant d'exiler nos différences

En définitive, mon objectif était non seulement de témoigner à travers ces fragments d'idées, mais aussi d'apporter ma contribution à la *validation* de l'existence d'une « littérature mauritanienne ». Il me semble qu'il s'agissait aussi, lors de ce colloque de Nouakchott, de pouvoir penser avec l'ensemble, au-delà des « modes d'écrits », l'existence des « modes de penser » qui détermineront notre avenir partagé à travers une langue qui nous est commune : le français.

La littérature a cela d'indépassable : elle n'a besoin d'aucune langue singulière pour exister, elle n'a pas de public réservé pour s'épanouir et n'est prisonnière d'aucune culture pour résister au temps du monde. Elle a pour vocation de fédérer et de tisser entre eux les maillons d'une même chaîne. Elle traduit l'intraduisible car elle est *ce sentir unique* et partagé qui traverse les corps concentrés de l'écrivain solitaire, de l'éditeur besogneux et du lecteur qui, de page en page découvre/se retrouve dans l'œuvre. Car il faut aussi s'exiler dans l'œuvre pour en recueillir la quintessence.

Au bout du compte/conte, tout écrivain est un « exilé » dans le monde éclaté -mais cohérent- des lettres constitutives de l'alphabet qu'il utilise ; les *ré-tissant* les unes aux autres pour construire la trame de son œuvre. Si l'exil est un état, écrire peut devenir un métier et la lecture, elle, restera toujours une quête.

Bibliographie indicative

- AUGE Marc, *Les formes de l'oubli*, Paris, Rivages poche/Petite Bibliothèque, 2001, 121 p.
- BOURDIEU Pierre, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'Agir Éditions [Cours et Travaux], 2004, 141 p.
- CAMUS Albert, *L'étranger*, Paris, Folio, 2010, 183 p.
- FANCHETTE Jean, *L'Île Equinoxe*, Paris, Stock, 1993.
- GARCIA MARQUEZ Gabriel, *Cent ans de solitude*, Paris, Seuil, 1995, 460 p.
- GLISSANT Edouard, *Poétique de la relation* [Poétique III], Paris, Gallimard, 1990, 241 p.
- GLISSANT Edouard, *Philosophie de la relation* [Poésie en étendue], Paris, Gallimard, 2009, 157 p.
- GURSEL Nedim, « Ecriture de l'exil, exil de l'écriture » voir au lien : http://www.bleublancture.com/News/Ecriture_exil.htm (visité le 11/04/2012 à 2h45).
- KAFKA, *La métamorphose*, Paris, Gallimard, 2010, 129 p.

- KHAIR-EDDINE Mohamed, *Le déterreur*, Rabat, Tarik éditions, 2011, 116 p.
- NGAIDE Abderrahmane, *La Mauritanie à l'épreuve du millénaire. Ma foi de « citoyen »*, Paris, l'Harmattan, 2006, 141 p.
- N'GAIDE Abderrahmane, *Le Bivouac suivi de Fresques d'exil*, Paris, l'Harmattan, 2010 119 p.
- N'GAIDE Abderrahmane, *Dans le creux de l'errance* [Poèmes], Paris, l'Harmattan, 2010 71 p.
- N'GAIDE Abderrahmane, *Épitaphe* [Poèmes], Paris, Edifree, 2011, 68 p.
- N'GAIDE Abderrahmane, *Les voix abyssales de Bissau ou les douleurs de la mémoire* [Récit], Paris, l'Harmattan, 2011, 69 p.
- N'GAIDE Abderrahmane, « Les territoires de l'exil : entre tactiques et dilemme », in *Across Disciplinary Boundaries* [Revue Interdisciplinaire, Publications of ITECOM Academy], Dakar, 2011, pp. 211-220.
- NGAIDE Abderrahmane, « Internet et production de discours en situation de diaspora. Lecture à partir des forums de discussion mauritaniens », *Cahiers d'Études Africaines*, Paris, EHESS, (À paraître 2012).
- SAID Edward W., *Réflexions sur l'exil et autres essais*, Paris, Actes Sud, 2008, 757 p.